



HAL
open science

Débats historiographiques et médiévisme érudit dans les revues sous la Restauration

Guillaume Cousin

► **To cite this version:**

Guillaume Cousin. Débats historiographiques et médiévisme érudit dans les revues sous la Restauration. Alain Corbellari; Fanny Maillet. Le Médiévisme érudit en France de la Révolution au Second Empire, Droz, p. 69-83, 2021. hal-03212616

HAL Id: hal-03212616

<https://hal.science/hal-03212616>

Submitted on 1 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Débats historiographiques et médiévisme érudit dans les revues sous la Restauration

Guillaume COUSIN
Université de Rouen-Normandie
CÉRÉdI

Le titre de notre étude peut *a priori* surprendre : on considère souvent que la presse est bien plutôt un *medium* de vulgarisation, quand le livre serait celui de l'érudition. Le XIX^e siècle a d'ailleurs participé à cette catégorisation de la presse, avec dès les années 1830 la création du *Journal des connaissances utiles*, du *Musée des familles*, du *Magasin pittoresque*, etc. Claire Barel-Moisan a montré que sous la Restauration, « l'écriture périodique n'est pas perçue comme un moyen privilégié pour instruire¹. » Surtout, quand la science conquiert une véritable place dans la presse, c'est principalement par le « feuilleton scientifique », qui ne traite que des disciplines alors considérées comme appartenant aux domaines des « sciences mathématiques » et des « sciences physiques », soit les deux divisions de l'Académie royale des sciences. Le processus de vulgarisation participe à l'éducation populaire : « La visée émancipatrice et la dimension politique d'une démocratisation des savoirs sont consubstantielles à ces expériences menées, de façon convergente, par deux courants idéologiques distincts : les associations philanthropiques de la monarchie de Juillet et les saint-simoniens². » Néanmoins, si le lien entre journal et vulgarisation se vérifie, il n'en est pas de même pour les revues. Claire Barel-Moisan oppose les journaux de la Restauration aux « revues savantes³ », mais l'expression est quasiment pléonastique tant la revue, à cette époque, est par essence un périodique savant, destiné à un public lettré. À partir des années 1820, la revue est le type de périodique réservé aux études les plus sérieuses⁴. Les spécialistes de chaque discipline y trouvent souvent un espace où développer leurs idées, dans des articles qui atteignent parfois une trentaine de pages. De la *Revue encyclopédique* (1819) à la *Revue de Paris* (1829), en passant par la *Revue européenne* (1824) et la *Revue française* (1828), les grandes revues généralistes et littéraires portent une attention particulière à l'Histoire et au développement de ce que l'on appelle alors les « sciences historiques ». Parmi

¹ Claire Barel-Moisan, « Écrire pour instruire » dans Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 752.

² *Ibid.*, p. 753.

³ *Ibid.*, p. 752.

⁴ Il faut faire un sort particulier au journal *Le Globe*, qui n'est pas quotidien à sa création en 1827 et est l'un des bastions intellectuels de la pensée libérale avant de rejoindre les rangs saint-simoniens en 1831.

celles-ci, le médiévisme occupe une place importante, que ce soit à travers des articles ou des comptes rendus critiques. Il s'agira donc d'étudier ici le rôle joué par les revues dans les débats historiographiques touchant le médiévisme érudit en France sous la Restauration.

Le médiévisme érudit, un objet d'intérêt pour le lecteur de revues

Depuis le XVIII^e siècle déjà, le Moyen Âge est l'objet d'un intérêt grandissant⁵, mais c'est véritablement au début du XIX^e siècle que l'étude de cette période se développe véritablement, sous l'influence de la nouvelle lecture du passé national imposée par les événements révolutionnaires. La *Revue européenne*, créée en juin 1824, s'ouvre significativement sur un article intitulé « De l'état actuel des sciences historiques en France », dont l'auteur tente d'expliquer le nouveau rapport des Français à l'Histoire. Selon lui, il existe diverses attentes des peuples « selon leur état politique et le degré de leur civilisation⁶ ». Dans une société nouvelle, on demande à l'histoire de la poésie et la satisfaction facile de l'imagination du lecteur. Le Moyen Âge appartient à cette catégorie de société :

Ailleurs, si le peuple est moins bien traité du sort, si la civilisation est pénible et lente, si les hommes mènent une vie grossière et qui laisse peu de place aux plaisirs de l'intelligence recherchés et goûtés en commun, au lieu des beaux récits d'Hérodote on aura des chroniques sans génie et sans éclat, mais toujours empreintes de ce caractère naïf et poétique que l'esprit humain porte alors en lui-même et veut retrouver partout. Telles sont, du dixième au quinzième siècle, les chroniques européennes⁷.

Ce jugement négatif porté sur l'historiographie médiévale semble discréditer d'emblée toute étude qui porterait sur elle. Alors, à quoi bon un médiévisme érudit ? Ou plutôt, pourquoi donner au public des articles portant sur une période dont l'étude semble réservée à quelques érudits ? Le rédacteur de l'article donne une explication dans le cadre d'un commentaire sur les différentes collections de Mémoires qui paraissent alors, avec l'ajout notamment des *Chroniques* de Froissart, de Monstrelet, de l'abbaye de Saint-Denis et de chroniqueurs provinciaux à la collection dirigée par Buchon :

Pourquoi cette résurrection générale des temps passés sous leur forme propre et native ? Naguère les érudits ou les écrivains s'inquiétaient seuls de les étudier ainsi dans les monuments originaux, et le public se contentait de connaître, par les ouvrages des modernes, l'histoire des anciens. Maintenant il évoque les anciens eux-mêmes et les accueille dès qu'ils se présentent à lui et lui parlent directement. Est-ce seulement qu'il veut prendre, du passé, une connaissance plus exacte, et que le goût de l'érudition se propage ? Non, l'érudition était jadis plus active et plus répandue que de nos jours. Un goût plus instinctif, un sentiment plus puissant se sont réveillés, le goût de la vérité morale dans le tableau des faits, le sentiment de l'intérêt poétique de l'histoire racontée par les hommes qui ont reçu des événements une impression simple, originale et vive. Ce n'est pas la science, c'est la vie que les lecteurs cherchent

⁵ Voir, par exemple, Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières : le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2013.

⁶ « De l'état actuel des sciences historiques en France », *Revue européenne*, t. I, juin 1824, p. 1.

⁷ *Id.*

maintenant dans tous ces Mémoires ; ils se plaisent à y contempler l'homme sous les formes variées que fait prendre à sa nature la diversité des situations et des temps⁸.

La Révolution a fait naître un nouveau public : celui-ci n'est pas érudit, mais il s'intéresse à une approche érudite de l'Histoire, que ce soit par les textes anciens eux-mêmes ou par les études historiques. Et les érudits eux-mêmes ont pris conscience qu'ils possèdent un nouveau lectorat, plus élargi que par le passé. La presse apparaît alors comme un moyen adapté à la diffusion de leurs travaux. Dès 1819, la *Revue encyclopédique* se donne pour objectif de recueillir les écrits des savants pour enrichir l'étendue de la connaissance humaine :

Chaque homme appliqué à l'étude d'une branche des sciences, cherche à se rendre compte de tous les faits intéressants, riches en conséquences, et véritablement instructifs, par lesquels elle étend son domaine et agrandit l'*empire de l'homme sur la nature*. Il tâche de connaître les ouvrages les plus remarquables écrits sur la science dont il s'occupe ; il profite même des erreurs et des observations inexactes ou mal dirigées. Nous inviterons donc les littérateurs et les savants à nous communiquer, pour être insérés dans ce recueil, les analyses et les extraits qu'ils sont déjà disposés à faire, par besoin ou par goût, pour leur instruction et leur satisfaction personnelles. Ils deviendront ainsi nos collaborateurs, sans être détournés de leurs méditations et de leurs études habituelles. Nous établirons, par le moyen de notre bibliothèque analytique, entre les hommes qui cultivent les sciences et les lettres, des communications mutuelles et régulières de lectures et de recherches animées d'un même esprit, dirigées vers un but commun, quoique dans des sphères différentes ; enfin, des échanges d'observations et de réflexions qui tendront à favoriser les progrès de l'instruction⁹.

Cet extrait du prospectus de la *Revue encyclopédique*, sous-titrée *Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts*, permet de comprendre qu'il s'agit là d'un périodique inspiré par les idées des Lumières et que, comme dans *L'Encyclopédie*, l'Histoire est une science parmi les autres. Si ce périodique est aride et réservé à un public érudit, il est l'une des portes d'entrée du médiévisme érudit dans la presse. Ainsi, en avril 1819, on peut y lire un article de Johan Ludvig Heiberg sur Christiern II le Cruel, roi du Danemark, de Norvège et de Suède né à la fin du xv^e siècle¹⁰. L'ambition de la *Revue encyclopédique* justifie la présence en son sein d'articles d'érudition portant sur l'histoire médiévale. Il semble plus surprenant d'en trouver dans les revues qui naissent dans les années 1820 et qui semblent avant tout intellectuelles ou littéraires. C'est le cas par exemple de la *Revue française*, organe des doctrinaires fondé en 1828, et dont l'introduction programmatique est marquée par l'affirmation de la perfectibilité sociale et l'attachement à la liberté conquise à travers la Révolution ; cela concerne également la *Revue de Paris*, dont le fondateur, Louis-Désiré Véron, insiste sur le caractère littéraire. Cependant, à propos des œuvres médiévales éditées par Francisque Michel en 1835, le rédacteur de la *Revue de Paris*

⁸ *Ibid.*, p. 5-6.

⁹ « Prospectus », *Revue encyclopédique*, janvier 1819, p. 5.

¹⁰ Heiberg, « Examen des reproches faits à la mémoire de Christiern II, dit le Cruel, roi de Danemarck, de Norvège et de Suède, né en 1481, mort en 1559, en prison et détrôné, après huit ans d'exil, suivis de vingt-sept années de la captivité la plus dure », *Revue encyclopédique*, t. II, 1^{er} liv., avril 1829, p. 133-156.

écrit que « c'est au public de la *Revue* que s'adressent particulièrement ces éditions de luxe, tirées à un petit nombre d'exemplaires¹¹. » Le lecteur de revue est en effet, en raison du modèle économique de ce format¹², un lecteur aisé financièrement, lettré et intéressé par les disciplines comme la littérature ou l'histoire. Ainsi la *Revue française* publie dans son premier volume un compte rendu de l'*Histoire des maires du palais* du médiéviste allemand Goerg Heinrich Pertz¹³ ; de son côté, la *Revue de Paris* insère, dès sa troisième livraison, en avril 1829, un article de Joseph-François Michaud intitulé « Observations sur le caractère et l'esprit des chroniques du Moyen Âge¹⁴ ». Ces choix éditoriaux attestent une véritable vogue, sous la Restauration, pour l'époque médiévale ; mais les articles, par leurs auteurs et leurs contenus hautement spécialisés, indiquent que la revue est non un vecteur de vulgarisation mais l'un des lieux privilégiés de la publicité du médiévisme érudit dans les années 1820. Si cette première approche permet de constater la présence de ce médiévisme érudit dans les revues, il s'agit maintenant de mieux définir celui-ci. Il nous a semblé, afin de ne pas diluer notre propos, que cette définition pouvait émerger à partir de la réception des essais sur le Moyen Âge qui paraissent à cette époque. En effet, à l'origine, et sur le modèle britannique, la revue propose des « *reviews* », c'est-à-dire des articles portant sur les publications récentes¹⁵.

La *Revue encyclopédique*, ou l'érudition en revue

La première forme de médiévisme érudit dans les revues se trouve en juin 1819 dans la *Revue encyclopédique*, avec un article sur l'*Histoire de l'astronomie ancienne* de Jean-Baptiste Delambre, publiée en 1817. Le rédacteur indique au début du troisième article sur le sujet que l'astronomie médiévale, selon Delambre, va de la fin de l'école d'Alexandrie jusqu'à Copernic, plus précisément du IX^e siècle à 1579. Et si le rédacteur salue la démarche rigoureuse de Delambre, il considère que le Moyen Âge n'a pas participé à l'évolution de l'astronomie : « Si la science demeure stationnaire, l'histoire se tait. Celle de l'astronomie, durant le moyen âge, n'aurait donc presque rien à dire ; car, ce long intervalle de temps ne fut

¹¹ « Chronique », *Revue de Paris*, 2^e série, t. XXIII, 5^e liv., 29 novembre 1835, p. 358.

¹² La grande majorité des revues coûtent 80 francs par an et sont donc avant tout destinées aux classes privilégiées.

¹³ « *Geschichte der Hausmeier, etc. – Histoire des maires du palais* ; Par George Henri Pertz ; traduite de l'allemand par Th. Derome, principal du collège de Haguenau », *Revue française*, t. I, janvier 1828, p. 213-225.

¹⁴ *Revue de Paris*, t. I, 3^e liv., 26 avril 1829, p. 125-140.

¹⁵ Sous la Restauration, c'est principalement à travers la critique historiographique que la revue traite des sciences historiques, avant que la *Revue de Paris* n'impose un nouveau régime médiatique où dominent les articles de fond.

pas fécond en découvertes, ni même en erreurs nouvelles¹⁶. » Un passage de cette recension permet de constater la connivence entre le rédacteur spécialiste de son domaine et le lecteur. À propos d'une querelle sur l'astronomie indienne, l'auteur de l'article écrit :

M. D[elambre] revient encore à l'astronomie indienne, au sujet de la traduction d'un ouvrage de Brahman Gupta, publiée par M. Colbrooke, en 1817, et d'un article de la *Revue d'Édimbourg* qui rend compte de cette traduction. L'auteur anonyme de l'article combat quelques-unes des opinions de M. D[elambre], et le met dans la nécessité de se défendre. Les lecteurs suivront avec plaisir cette discussion polémique dont ils connaissent l'origine et les circonstances¹⁷.

La fin de cet extrait montre que dans la *Revue encyclopédique*, les articles s'adressent à des lecteurs déjà spécialistes, au fait des querelles qui animent leur domaine d'érudition. Il en est de même de la recension de l'*Histoire de la sculpture* en Italie, du comte Cicognara, par Toussaint-Bernard Émeric-David, lui-même auteur en 1812 d'un *Discours historique sur la peinture moderne*. Contre l'affirmation de Cicognara qui affirme que l'Italie seule, « dans les ténèbres du moyen âge, n'a jamais cessé de cultiver les beaux-arts », Émeric-David rappelle avoir montré, « aux sixième, septième, neuvième, dixième, douzième siècles, l'Allemagne, la France, l'Angleterre même, pratiquant, sans aucune interruption tous les arts propres à la décoration des palais et des temples. [Il a] fait connaître les soins d'une foule d'évêques, d'abbés, de princes, de rois de toutes les nations, pour maintenir ce genre de connaissances dans toute la vigueur que permettait l'ignorance universelle¹⁸. » Là encore, on constate que la revue est bien un haut lieu de l'érudition, elle permet une diffusion plus large du médiévisme érudit en donnant la parole aux spécialistes. Cela explique la grande valeur intellectuelle de la *Revue encyclopédique* mais aussi le lectorat restreint qu'elle peut toucher. Dans ses *Mémoires*, Louis-Désiré Véron, le fondateur de la *Revue de Paris*, se souvient d'un « recueil honorable et cosmopolite, fondé sous les auspices de M. Jullien, et entretenu par son activité incessante, [qui] ne formait qu'une masse de documents plus ou moins utiles, mais indigestes, assemblés sans grâce¹⁹ ». Cependant, la *Revue encyclopédique* reste pendant la majeure partie des années 1820 la seule revue qui puisse accueillir le médiévisme érudit. Parmi les nombreux articles qu'elle publie, on peut lire par exemple un article de Lami sur le *Précis de l'histoire*

¹⁶ « *Histoire de l'Astronomie ancienne*, etc. ; par M. Delambre, secrétaire-perpétuel de l'Académie royale des Sciences pour les mathématiques, etc. (Troisième et dernier article) », *Revue encyclopédique*, t. II, 3^e liv., juin 1819, p. 418-419.

¹⁷ *Ibid.*, p. 424.

¹⁸ [Toussaint-Bernard Émeric-David,] « *Storia della Scultura, dal suo risorgimento in Italia, sino al secolo XIX, per servivire di continuazione alle opera di Winckelmann e di d'Agincourt. – Histoire de la Sculpture, depuis sa renaissance en Italie, jusqu'au dix-neuvième siècle, pour servir de continuation aux ouvrages de Winckelmann, et de d'Agincourt* ; par M. le Comte Cicognara (Second article) », *Revue encyclopédique*, t. III, 3^e liv., septembre 1819, p. 525-526.

¹⁹ Louis-Désiré Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris* [1853-1855], Paris, Librairie nouvelle, 1856, 5 vol., t. III, p. 47.

de *Jeanne d'Arc* de Petitot²⁰, où le rédacteur rejette la lecture religieuse de l'engagement de la Pucelle d'Orléans et affirme qu'il ne faut prendre en considération que les faits. Ce type d'article, assez bref, est à mi-chemin entre la simple mention bibliographique et l'étude approfondie, qui permet à son auteur d'exposer ses conceptions sur l'Histoire et sur l'historiographie. C'est le cas de Louis-Philippe de Ségur qui donne, en deux articles, une critique de *L'Europe au moyen âge* [sic] de l'historien anglais Henry Hallam. Pour le comte de Ségur, il faut procéder à une réforme historiographique pour en finir avec l'aridité qui caractérise les écrits historiques du temps :

L'histoire séparée de la philosophie n'est qu'un froid squelette qui attriste les regards et glace le cœur. La philosophie seule peut ressusciter et ranimer cette foule de morts, dont la nomenclature n'est que fatigante lorsqu'on ne fait pas revivre leurs passions, et lorsqu'on n'explique point leurs actions, en retraçant leurs lois et en peignant leurs mœurs.

C'est l'influence réciproque des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois, qui seule, lorsqu'elle est observée avec sagacité, éclaire la nuit des temps, allume le flambeau de la vérité, éclaire tous les mystères de la politique, fait pour nous de l'histoire, la plus morale, la plus attachante, la plus utile des études, et nous aide surtout à nous préserver, pour l'avenir, des erreurs dont le passé nous retrace le tableau²¹.

Ségur rejoint ici l'affirmation de Daunou dans son *Discours d'ouverture du cours d'histoire et de morale au Collège de France* en 1819 : « L'historien capable de nous instruire est celui qui possède l'art de conserver aux faits qu'il expose l'intérêt qu'ils avaient lorsqu'ils étaient des spectacles, qui leur rend même si pleinement ce caractère, que nous assistons en effet à toutes les scènes qu'il nous retrace²². » Selon Ségur, cette méthode critique, qui rejette tout esprit de système, laisse apparaître un nouveau Moyen Âge, bien moins idéal que celui construit par Boulainvilliers, Monlausier ou encore Montesquieu. En cela il rejoint Daunou, qui avait « plus que des réserves envers ceux de ses contemporains qui faisaient [de l'histoire] un discours politique²³. » Ségur écrit ainsi, à propos des nostalgiques de l'ordre qui aurait assuré le bonheur de la France pendant quatorze siècles :

On voit par là qu'ils ignorent complètement les premiers éléments de leur propre histoire ; ils ne connaissent ni la démocratie des premiers *Francs*, ni la servitude des *Romains-Gaulois*, ni les limites étroites de l'ancien pouvoir royal, ni les progrès rapides d'une aristocratie belliqueuse, mais qui, pendant plusieurs siècles, n'eut aucun rapport avec l'aristocratie de naissance, ni la constitution presque représentative ressuscitée et organisée par Charlemagne, ni le chaos dans lequel les successeurs de ce monarque laissèrent tomber la France, envahie par une foule innombrable de grands et de petits usurpateurs seigneuriaux, ni la régularisation que le système féodal parvint à porter dans cette anarchie, aux dépens de la liberté des peuples et du pouvoir des rois.

²⁰ Lami, « *Précis de l'histoire de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans, etc.* ; par M. Petitot », *Revue encyclopédique*, t. VII, 3^e liv., septembre 1820, p. 486-491.

²¹ Le Comte de Ségur, « *L'Europe au moyen âge*, traduit de l'anglais de M. Henry Hallam, par MM. P. Dudouit, avocat à la Cour royale de Paris, et A.R. Borghers », *ibid.*, t. VIII, 3^e liv., décembre 1820, p. 503-504.

²² Pierre Claude François Daunou, *Discours d'ouverture du cours d'histoire et de morale au Collège de France en 1819* dans *Cours d'études historiques*, Paris, Didot, 1842, 20 vol., t. I, p. XXX.

²³ Sophie-Anne Leterrier, *Le XIX^e siècle historien : Anthologie raisonnée*, Paris, Belin Sup, coll. « Histoire », 1997, p. 35.

Ils ignorent également toutes les révolutions successives qui rompirent et détruisirent cette chaîne féodale, par des conquêtes, par des successions, par des confiscations, et qui, sans donner une base légale au pouvoir concentré du roi, ci-devant électif, fit seulement de lui un seigneur féodal, absorbant les droits de tous les autres²⁴.

Le rejet du systématisme reste tout de même relatif : Ségur est alors pair de France, figure de la pensée libérale et ancien grand maître des cérémonies de France sous l'Empire. Ici, la vision non systématique du Moyen Âge relève d'une lecture libérale de l'Histoire. Cependant, la grande majorité des articles de la *Revue encyclopédique* sont de pure érudition, ils ne contiennent bien souvent que des discussions de spécialistes sur un sujet précis : Sismondi donne par exemple une critique sévère du *Recueil des historiens des Gaules et de la France* par des pères bénédictins, dont le dix-huitième volume paraît en 1822. Sismondi met en avant les nombreuses coupes effectuées par les pères, notamment celles qui concernent l'œuvre d'Ordéric Vitalis, historien normand né en 1075. Il conclut en écrivant « qu'il appartenait, surtout à la *Revue encyclopédique*, de montrer quelle direction devait être donnée à cette immense entreprise, pour la rendre plus utile à la France et au monde civilisé²⁵. » Ainsi, malgré quelques articles faisant apparaître une lecture libérale, la *Revue encyclopédique*, rattachée à l'Institut par plusieurs de ses membres, est aux yeux des historiens eux-mêmes un haut lieu de l'érudition, où se discutent les questions les plus précises, le plus souvent dans des articles sans dimension politique.

Le médiévisme érudit des revues philosophiques et littéraires

L'apparition de revues moins érudites que la *Revue encyclopédique* entraîne une évolution médiatique du traitement des ouvrages érudits : le plus souvent, les comptes rendus critiques portent à la fois sur la période traitée et sur les mutations de l'historiographie. L'article « De l'état actuel des sciences historiques en France », qui ouvre la *Revue européenne* en juin 1824, indique le goût nouveau du public pour les sources historiques dont les collections fleurissent mais aussi pour les ouvrages d'une nouvelle école historique :

Cette disposition du public français [...] enfante des ouvrages nouveaux et prépare à la France une école d'historiens qui ne se proposeront nul autre dessein que de reproduire avec vérité les faits et les mœurs des anciens temps, sans les juger, sans les ramener à des vues générales, leur conservant avec soi leur couleur et leur forme, ni mêlant rien d'étranger ni de moderne, ne laissant paraître ni la personne, ni même la pensée de l'écrivain, composant enfin, dans notre langage et à l'aide des chroniques contemporaines, d'autres chroniques plus complètes, plus exactes, plus régulières, mais aussi exemptes de toute prétention savante, de toute intention philosophique²⁶.

²⁴ Le Comte de Ségur, art. cité, p. 504-505.

²⁵ J.A.L. de Sismondi, « *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, en XVII volumes in-f^o, par des Religieux Bénédictins », *Revue encyclopédique*, t. XVI, 2^e liv., novembre 1822, p. 283.

²⁶ « De l'état actuel des sciences historiques en France », art. cité, p. 6.

Cette nouvelle orientation historiographique peut surprendre : les historiens de la nouvelle école n'auraient aucune « prétention savante », et l'heure semble venue de la fin de l'histoire érudite. En réalité, le rédacteur de l'article utilise ces termes pour mieux opposer à cette école historiographique celle illustrée par deux nouveaux médiévistes : Prosper de Barante et Augustin Thierry. Pour lui, l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* de Barante se caractérise par la narration, qui est la forme la plus adaptée pour écrire l'histoire d'une époque où « aucune grande idée, aucun système ne possédait alors la société, ni les esprits²⁷. » On passe alors d'une histoire érudite à une histoire mise en récit :

Le talent de M. de Barante [...] est merveilleusement propre à raconter toutes ces scènes avec une vérité naïve, poétique, et en passant de l'une à l'autre sans autre intention que de les peindre comme elles se seraient offertes à un spectateur contemporain s'il eût pu, durant un siècle, se promener en France, en Belgique, en Suisse, et assister successivement à tant de faits si animés, si intéressants, mais dont il n'eût pu observer la marche générale ni saisir l'ensemble, en quelque point qu'il se fût placé²⁸.

Ainsi, l'érudition n'est pas absente de l'ouvrage, puisque Barante connaît parfaitement la période qu'il raconte, mais c'est l'écriture elle-même qui change. Il en est de même chez le Thierry de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* : avec « une imagination vive, forte, et une exactitude scrupuleuse », Thierry ne se propose pas « d'expliquer philosophiquement » mais de « raconter²⁹ » la conquête. Certes, Thierry « a recueilli », « a recherché », « s'est appliqué [...] à découvrir », mais l'érudition n'est dorénavant qu'un prérequis à l'écriture de l'histoire :

Ainsi sa narration simple, populaire et vivante, comme les chroniques où il la puise, servira à éclairer l'histoire générale trop souvent satisfaite de raconter la vie du gouvernement sans penser à la vie du peuple qui se cache derrière et est la véritable source des scènes du drame, quelquefois à l'insu des grands acteurs, presque toujours à l'insu de la postérité³⁰.

Dans ces deux passages, les termes, « raconter », « peindre », « spectateur », « assister », « narration », « scènes », « drame » et « acteurs » tirent l'histoire du côté de la littérature. L'auteur de l'article n'hésite d'ailleurs pas à qualifier Barante et Thierry d'« habiles écrivains³¹ ». Cette critique confirme la révolution imposée par ce qu'Hayden White a nommé la théorie « formiste », qui vise « l'identification des caractéristiques propres à chaque objet faisant partie du champ historique³² » et est à la source de « toute historiographie où la représentation de la variété, de la couleur et de la vitalité du champ historique est considérée

²⁷ *Id.*

²⁸ *Id.*

²⁹ *Id.*

³⁰ *Ibid.*, p. 7.

³¹ *Id.*

³² Hayden White, *Metahistory. The Historical Imagination in 19th-Century Europe* [1973], Baltimore, Johns Hopkins University Press, coll. « History / Literature », 2014, p. 13. Nous traduisons.

comme le principal but de l'œuvre de l'historien³³ ». À Barante et Thierry, le rédacteur oppose les « historiens philosophes », dont le meilleur représentant est Sismondi, qui vient de faire paraître l'*Histoire des Français*. Il commence par définir ce qu'est l'école philosophique :

Ce qui caractérise cette école, c'est de considérer les faits moins en eux-mêmes que dans leurs causes et dans leurs résultats, d'y chercher l'histoire de la société dans son ensemble plutôt que celle de chaque génération, de diviser le passé en époques morales, pour ainsi dire, d'après les grandes révolutions survenues dans l'état des hommes, et de s'arrêter à chaque époque, pour résumer, raisonner, conjecturer, au lieu de s'en tenir à raconter et à peindre. L'école poétique ne s'attache qu'à ressusciter les événements pour les faire voir ; l'école philosophique s'applique sans doute à y découvrir le système, à leur arracher le secret des lois qui président au développement progressif des nations³⁴.

Le rédacteur reproche en effet à Sismondi d'étudier le Moyen Âge toujours au prisme de la situation des années 1820 afin de réfléchir sur l'évolution de la France. Au contraire, dans son compte rendu pour la *Revue encyclopédique* des volumes de Sismondi portant sur la période médiévale, le comte de Ségur salue le travail de recherche et d'analyse de l'historien, dont l'ouvrage ne satisfera par le « public frivole » mais « les vrais philosophes, les publicistes et les hommes d'état³⁵. » Ainsi l'école philosophique est, pour le collaborateur de la *Revue encyclopédique*, la forme historiographique la plus exigeante, celle qui s'adresse aux plus érudits et appelle leurs commentaires. Pour Ségur, il est d'ailleurs naturel que le médiévisme érudit soit aride et peu distrayant, seul le style peut réussir à « diminuer la fatigue qu'il est si difficile d'éviter en parcourant les annales de cette époque, que Robertson regarde avec raison comme la plus déplorable dans l'histoire du genre humain³⁶. » Ségur adhère néanmoins à l'idée de Sismondi selon lequel il faut, tout en condamnant « le système monstrueux de la féodalité³⁷ », reconnaître qu'il « donna chez nous naissance à l'esprit belliqueux de la nation, et au sentiment de liberté, du moins pour une classe des habitants³⁸. » Ainsi, seule une approche philosophique permet au médiévisme érudit de dépasser la médiocrité de cette période de ténèbres. Pour le rédacteur de l'article de la *Revue européenne*, il n'est pas nécessaire de recourir à l'histoire philosophique pour traiter le Moyen Âge ; en revanche, il constate une évolution de l'histoire érudite vers l'histoire philosophique :

L'érudition devient de jour en jour plus philosophique ; elle ne se contente point de constater des faits, et de résoudre les problèmes, pour ainsi dire matériels, que lui présente l'histoire [...]. Qu'on parcoure les nombreux [ouvrage de notre temps] ; et qu'on dise si jamais l'esprit philosophique a tenu autant de place dans l'érudition, si elle a jamais porté un tel caractère de généralité dans ses vues, si jamais elle s'est aussi

³³ *Ibid.*, p. 14. Nous traduisons.

³⁴ « De l'état actuel des sciences historiques en France », art. cité, p. 8-9.

³⁵ Le Comte de Ségur, « *Histoire des Français*, par J.C.L. Sismonde de Sismondi. Deuxième article », *Revue encyclopédique*, t. XIX, 3^e liv., septembre 1823, p. 589.

³⁶ *Id.*

³⁷ *Ibid.*, p. 590.

³⁸ *Ibid.*, p. 591.

ingénieusement appliquée à découvrir le système rationnel des faits historiques, et à en déduire des résultats propres à éclairer la philosophie proprement dite dans son étude des forces et des destinées de l'humanité³⁹.

La dimension philosophique que l'on demande à l'histoire érudite est un élément constant, ici critiqué, loué ailleurs. Dans l'article de la *Revue française sur l'Histoire des maires du palais* de Pertz, le rédacteur écrit, à propos de l'impeccable première partie érudite, que « le lecteur est pressé de sortir de cette aride nomenclature ; il veut comprendre, il veut voir : sous les noms, il cherche des hommes ; sous les faits, des événements ; à la science, il demande la vérité⁴⁰. » L'érudition n'est plus suffisante, il faut maintenant interpréter. Or, Pertz est aussi bon érudit qu'il est mauvais analyste car il transpose une organisation systématique moderne sur les premières formes de monarchie franque :

M. Pertz n'a nullement compris la barbarie. Ce n'est point par un simple vice de langage, par le seul défaut de vérité et de vivacité dans l'imagination, qu'il lui a prêté une si fausse couleur. Le fond des choses lui a échappé aussi bien que leur physionomie. Comme tous les historiens de cette époque, il parle sans cesse de la brutalité des mœurs, de la violence des passions, du désordre effroyable de l'état social ; et sans cesse, en même temps, il attribue aux événements une régularité systématique ; il les représente comme l'œuvre d'intentions savantes, de volontés conséquentes, qui se sont transmis de siècle en siècle les mêmes maximes, les mêmes desseins. Ici, il trace de la situation des premiers maires du palais, et de la hiérarchie des Conseils de la royauté franque, un tableau qui prendrait fort bien place dans l'almanach royal, au milieu des agents et des ressorts de la machine administrative des monarchies modernes⁴¹ [...].

L'assimilation de Pertz à ses pairs (« comme tous les historiens de cette époque ») indique que le reproche d'incompréhension du Moyen Âge ne concerne pas seulement Pertz mais tous les médiévistes. L'auteur de l'article distingue bien deux branches dans le médiévisme érudit : l'érudition propre, dans laquelle peut s'illustrer tout historien, et l'interprétation des faits recueillis par l'érudition. Cette interprétation est nécessaire mais elle n'est pas toujours valable, elle dépend des historiens. Le rédacteur rejette alors la lecture systématique et progressiste de l'histoire, qui est l'une des lectures privilégiées des libéraux, pour lui substituer une conception organique et matérialiste de l'histoire :

Une matière élémentaire, une organisation préétablie, une intelligence libre, tel est l'homme dans sa condition actuelle ; à l'un ou à l'autre de ces principes se rapporte tout ce qui se passe en lui ou en provient.

Tel l'homme, tel le genre humain ; la vie de l'individu a pour fidèle image la destinée de l'humanité. Des faits se produisent, extérieurs, visibles, éléments matériels de l'histoire. Ces faits se lient, s'enchaînent, se modifient réciproquement par des rapports et selon des lois que ne leur impose point la volonté de l'homme, qu'entrevoit à peine, et très incomplètement, son intelligence⁴².

Apparaît ici une autre conception de l'historiographie médiévale, opposée à la fois à la démarche systématique et philosophique mais aussi à l'histoire narrative. En janvier 1829,

³⁹ « De l'état actuel des sciences historiques en France », art. cité, p. 12-13.

⁴⁰ « *Geschichte der Hausmeier, etc. – Histoire des maires du palais* ; Par George Henri Pertz », art. cité, p. 215.

⁴¹ *Ibid.*, p. 217-218.

⁴² *Ibid.*, p. 221.

toujours dans la *Revue française*, le rédacteur qui prend en charge le compte rendu de l'*Histoire des Français* de Sismondi critique lui aussi ces deux écoles, sans pour autant prôner une historiographie matérialiste. Surtout, son état des lieux de la science historique en 1829 résume l'évolution de celle-ci depuis la Révolution et atteste la victoire d'une conception historiographique où le Moyen Âge, comme les autres périodes du passé, est à replacer dans l'histoire générale de la civilisation :

L'horizon historique s'est ainsi agrandi naturellement pour nous : une constante loi de développement nous a paru présider à l'existence des peuples, comme à celle des individus. Les accidents peuvent varier à l'infini au sein d'une si vaste existence, mais c'est la variété dans l'unité ; mille circonstances imprévues peuvent prendre le nom de hasard, qui pourtant rentrent dans l'ordre général et conduisent la société à ses fins. Il suit de là que tout tient à tout dans l'histoire ; que chaque événement, outre la face qui lui est propre, a un autre aspect bien étendu, et doit s'envisager dans son rapport avec l'ensemble dont il fait partie et où sa place lui est marquée ; qu'enfin, s'il importe tellement à l'historien de rechercher avec toute son attention les documents originaux, ce n'est pas seulement pour se donner le mérite de cette *couleur locale*, de cet effet dramatique dont on aime aujourd'hui à animer la narration ; c'est bien plus encore pour reconnaître le sens véritable des faits, au temps et comme sur le théâtre même où ils se sont accomplis, c'est pour saisir d'une main plus sûre le lien et l'espèce d'anneau qui les rattachent à l'ensemble universel de la civilisation⁴³.

Contre les médiévismes narratif, systématique, érudit, le rédacteur affirme à son tour la nécessité pour les hommes de la Restauration d'établir un médiévisme où l'érudition n'est plus une fin en soi mais une étape nécessaire dans la recherche de la vérité. L'érudition appelle une herméneutique finaliste, et ceux qui refusent cette évolution font partie de « ces esprits lents ou obstinés dont c'est le sort de demeurer en arrière, pendant que la foule marche autour d'eux⁴⁴ ».

*

Dans la préface de son *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski* (1829), Narcisse-Achille de Salvandy écrit à propos des gazettes et autres journaux que « [c']est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire⁴⁵. » Notre compulsation des revues de la Restauration le démontre : chaque domaine des arts et des sciences, dont le médiévisme érudit, y est critiqué, discuté, théorisé. La revue de cette période se distingue par la richesse de ses réflexions sur les productions historiographiques du temps. Le Moyen Âge, que l'on relit alors au prisme des événements révolutionnaires et postrévolutionnaires, est un objet historique propice aux discussions qui agitent alors la science historique. Parce que le monde a changé, l'érudition ne suffit plus, il faut donner aux faits une signification qui replace le Moyen Âge dans la chaîne du temps et explique le présent. Si la *Revue encyclopédique*

⁴³ « *Histoire des Français*, par J.-C.-L. Simonde [sic] de Sismondi », *Revue française*, t. VII, janvier 1829, p. 4-5.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁴⁵ Narcisse-Achille de Salvandy, *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, Paris, Sautélet, 1829, 3 vol., t. I, p. IV.

apparaît comme une revue libérale mais partisane d'une historiographie érudite traditionnelle, les autres revues de la Restauration ouvrent la voie à de nouvelles conceptions fortement inspirées par le libéralisme. Ainsi, les revues ont participé à diffuser auprès du public bourgeois et lettré un médiévisme érudit adapté à la situation historico-politique de la première moitié du XIX^e siècle.